

« Si un mot était mal écrit dans le dictionnaire, comment est-ce qu'on s'en rendrait compte? »

— Pierre Légaré

Drôle de français

Par Naomie Briand

En 1988, l'École nationale de l'humour naît et reçoit ses premiers étudiants. Première école au monde dans ce domaine, il a fallu moins de dix ans à la direction et aux enseignants pour se rendre à l'évidence : les cours de langue sont importants dans toutes les formations, soit, mais capitaux en humour.

L'embauche d'Antonio Di Lalla est le résultat de cette prise de conscience. Il enseigne le français depuis maintenant 20 ans dans cette école vitrée, située à l'angle des rues de Lorimier et Sherbrooke, à Montréal. Il forme la plupart des humoristes que nous voyons sur scène ou à l'écran, de même que de nombreux auteurs. Monsieur Di Lalla est convaincu d'offrir à ses étudiants une « boîte à outils ». Ce n'est pas l'avis de Louise Richer, comédienne et directrice de l'ÉNH, qui lance avec beaucoup d'estime : « Antonio, c'est un magicien! »

Le français obligatoire

Deux cours de français sont désormais obligatoires. Les futurs étudiants, déjà soumis à une audition pour espérer fréquenter l'école, doivent répondre au test de classement en français une fois admis. Les plus faibles devront assister à un troisième cours de français qui se donne l'été, avant le début de leur programme d'études. « Ce cours s'appelle Français 911 », de dire Antonio Di Lalla, l'œil amusé. Un examen final est imposé aux étudiants du 911, dont la réussite est une condition à la diplomation (en plus de la réussite des deux autres cours). Il s'agit, en quelque sorte, de leur Épreuve uniforme de français. « Si un étudiant échoue à l'examen, il devra reprendre le cours Français 911 au complet l'été suivant », renchérit l'enseignant.

Au départ, les cours de français devaient surtout permettre de travailler l'orthographe et la syntaxe. De fil en aiguille, Antonio Di Lalla a cru bon faire évoluer son enseignement en intégrant notamment la transcription de l'oralité québécoise. De plus, il a imaginé une classification de 11

registres de langue, allant de soutenu à ludique, en passant par les borborygmes. « Pour moi, si on ne maîtrise qu'un seul registre, on ne maîtrise pas la langue. La richesse de la langue réside dans la diversité et la multiplicité des registres. »

L'enseignant a même pris soin de préparer un DVD sur lequel on trouve des numéros d'humour pour chacun des registres qu'il enseigne. Certains humoristes utilisent un éventail de registres, d'autres se limitent à un ou deux; il s'agit d'un choix artistique. « Par exemple, un humoriste comme Peter MacLeod va sacrer sur scène, mais il n'ira pas dans des propos offensants. Mike Ward va sacrer aussi, mais le propos pourrait être blessant tant dans la forme que dans le contenu, analyse-t-il. Il faut utiliser le bon registre de langue au bon moment. » Y a-t-il un humoriste qui, selon lui, maîtrise très bien le jeu des registres? « Ah! Jean-Michel Anctil, assurément. Il peut te faire une impro en alexandrin... »

Si la maîtrise des registres de la langue est importante pour l'humoriste qui performera sur scène, elle est fondamentale pour l'auteur, ce travailleur de l'ombre qui écrit tout ce qui se joue et tout ce qui s'entend sur nos écrans. « Ils doivent écrire pour un artiste et d'un contrat à l'autre, ils ne savent pas qui sera leur client. Ils doivent absolument multiplier les registres pour gagner leur vie. »

La syntaxe et la stylistique sont deux autres chevaux de bataille d'Antonio Di Lalla. « Je le répète chaque jour à mes étudiants : la phrase française, c'est Sujet – Verbe – Complément. Si ce n'est pas dans cet ordre, tu mets la ponctuation. » Il apprend aux futurs humoristes à simplifier leurs phrases pour favoriser la compréhension immédiate du spectateur. « C'est très simple, le français : le pôle de la phrase est le nom, alors qu'en anglais, c'est le verbe. Quand il y a beaucoup de petits mots entre les noms, une lumière jaune doit s'allumer. [...] Une phrase comme "Je crois que tu vas réussir", c'est syntaxiquement et grammaticalement correct. Je préfère toutefois entendre "Je crois à ta réussite". C'est plus vivant. »

Enfin, l'étymologie devrait, à son avis, également être enseignée aux étudiants pour qu'ils comprennent l'histoire des mots et leur logique d'emploi. « Prenons le mot COPAIN. D'où vient-il? Le préfixe co- vient du latin *cum* (avec) et pain, du latin *panis*. Ça signifie la personne avec qui l'on partageait notre pain. Aussi simple que ça! C'est avec des explications comme celles-là qu'on fait aimer la langue. »

Les humoristes (et par la bande les auteurs) sont régulièrement accusés de massacrer la langue. En 2005, la commentatrice Denise Bombardier a mis le feu aux poudres, les accusant de parler « comme des demeurés et des ignares », une affirmation qui avait soulevé la colère chez les humoristes. « Le vulgaire et le populaire répondent à un besoin très différent du public. Il y a des spectacles que les gens vont voir pour rire et d'autres pour se défouler », relativise Antonio Di Lalla, qui croit fermement que les humoristes sont régulièrement critiqués pour leur langage alors qu'ils utiliseront simplement un registre familier, populaire ou vulgaire qui favorisera l'expression des sentiments et des émotions de leur public.

Une question de crédibilité

Aux étudiants de tous les domaines qui s'imaginent pouvoir embrasser une carrière tout en utilisant un français approximatif, Antonio Di Lalla répond qu'ils se trompent sur toute la ligne : « Ces jeunes vont se rendre compte que c'est une question de crédibilité. La leur sera remise en question s'ils ne prennent pas le temps de se corriger. En humour, un auteur peut avoir la meilleure idée du monde, celle qui le rendra millionnaire, mais si le document est bourré de fautes, le producteur ne perdra pas dix minutes à le déchiffrer. C'est aussi simple que ça. »

La langue maternelle et la langue parlée à la maison ne sont pas des excuses aux yeux de l'enseignant de français. L'efficacité de la livraison doit être l'objectif pour tous, en toutes circonstances. « La Francophonie, c'est 275 millions de locuteurs, et ça ne se limite pas au Québec. On n'a qu'à penser à l'Afrique, qui est un continent en pleine émergence, ou à l'Europe. C'est un grand marché », conclut Antonio Di Lalla.



Antonio Di Lalla pose fièrement devant les affiches promotionnelles de ses anciens étudiants aujourd'hui connus. (Photo : Naomie Briand)